

Celui-ci paraissait, à son tour, tout saisi.

—Oui, voilà, en effet, une étrange coïncidence ! dit-il. Mais supposer que le marquis de Prades...

—Est le misérable que nous cherchons ?... Allons donc !...

—Ce serait absurde !

—Je viens de vous le dire. Mais avouez, M. le comte, qu'il y a là une rencontre qui pouvait me frapper... une rencontre qui vous a frappé vous-même...

—Oui, pendant quelques secondes, cela m'a fait un drôle d'effet, dit M. de Belleruche. Mais n'insistons pas, n'est-ce pas ?

—Oh ! certes !

Et le docteur, qui venait de se lever, ajouta :

—M. de Prades sera donc l'autre témoin... Demain matin, je remettrai ces notes à la mairie, et vous n'aurez qu'à vous y présenter pour signer l'acte...

—Mais, hélas ! ce n'est pas tout, reprit-il en arrêtant son regard sur Clotilde. Il va falloir faire à cette pauvre femme la dernière toilette... Il va falloir aussi la veiller et l'ensevelir... Et ce n'est pas sur vos domestiques que vous pouvez compter... Voulez-vous que je vous envoie deux de mes infirmières ?

—Oui, docteur. Merci ! dit le comte en serrant longuement la main du médecin.

—Elles seront ici dans quelques minutes... Mais j'ai aussi là-bas, d'autres malheureuses... mes pauvres folles que je ne dois pas perdre de vue et qui peut-être réclament mes soins... Au revoir, donc, monsieur le comte.

—Au revoir, docteur... Au revoir, mon cher ami... Et, encore une fois, merci !

Les deux hommes se donnèrent une dernière poignée de mains, puis M. de Belleruche resta seul auprès de Clotilde.

Il avait d'abord ramassé les papiers épars sur le bureau, puis ayant serré le portefeuille dans un tiroir, lentement il se rapprocha du lit et se pencha sur la mère de Suzanne.

Elle lui semblait encore plus livide, plus froide, plus rigide que tout à l'heure...

Très doucement, il lui croisa les deux mains sur la poitrine, puis il essaya de lui fermer les yeux.

Mais aussitôt ils se rouvrirent et de nouveau se fixèrent sur le comte.

Et celui-ci ne s'était jamais senti plus troublé, plus saisi.

Il lui semblait que dans ce regard vitreux et plein de stupeur, plein de l'effroi suprême, il y avait quelque chose d'étrange qui ne pouvait s'expliquer... quelque chose que des mots n'auraient pu traduire et qui donnait parfois au masque de marbre de la morte comme une expression d'épouvante.

—Oh ! elle est bien morte, se disait-il, mais ce regard me fait peur !... C'est comme si elle entendait encore... comme si elle voulait parler et ne le pouvait plus... comme si ces yeux, qui ne veulent pas se fermer, cherchaient à se faire comprendre, à se faire deviner !...

Puis, avec un frisson de pitié :

—Pauvre femme ! murmura-t-il. Hier encore si heureuse !... Et maintenant ce cadavre est le tien !... Le tien !... Quel rêve terrible que la vie !...

Et debout, le front caché dans ses mains, son émotion était si violente qu'il ne put s'empêcher de sangloter.

—Adieu !... Adieu, pauvre chère amie ! murmura-t-il encore. A peine t'avais-je connue, mais jamais je n'oublierai combien tu étais douce et bonne... combien tu étais une créature généreuse et loyale... et les regrets que tu me laisses seront comme ceux de ton enfant... comme ceux de ta pauvre petite Suzanne... des regrets qui ne s'effaceront plus !...

Et tandis que le comte, la voix toute tremblante, murmurait presque tout bas cet ému adieu, cette étrange expression d'épouvante que semblait prendre parfois le livide visage de Clotilde venait encore de reparaitre !...

Oh ! si rapide et si fugitive que ce n'était qu'un éclair !... Mais si ses traits reprenaient aussitôt l'immobilité de la mort, l'étincelle de vie qui restait encore en elle cependant ne s'éteignait pas !...

Car cette morte, encore une fois, vivait. Car cette morte entendait tout !... comprenait tout !...

Oh ! l'affreux supplice, l'épouvantable angoisse dont rien ne pourrait donner une idée !...

Vivante, elle entendait ceux qui l'avaient aimée lui crier un dernier adieu !... Vivante, elle allait assister aux apprêts de ses funérailles !... Vivante, elle entendrait clouer les planches de son cercueil !...

Et ses frissons, ses tressaillements, nul ne les voyait, nul ne pouvait les voir !... Et sa bouche se refusait à crier son effroi !... Et pourtant les heures passaient... sa tombe se creusait... bientôt la terre allait l'engloutir toute en vie !...

Et dans le brouillard dont la chambre pour elle était pleine... dans l'ombre qui flottait devant ses yeux vitreux, elle entendait à

présent, très doux et très lent, les pas du comte dont, tout à l'heure, elle avait reconnu la voix à son chevet.

Allant du lit vers la fenêtre, M. de Belleruche guettait l'arrivée des deux infirmières que devait lui envoyer le docteur Laval.

Et par la fenêtre, qui donnait sur le parc, il cherchait aussi des yeux Maurice... Maurice dont l'immense douleur était pour lui une angoisse de plus.

Mais l'enfant devait sans doute sangloter dans quelque coin écarté, car il avait beau le chercher, il ne l'apercevait pas.

Et, soudain, comme il venait de porter son regard tout au fond de l'allée qui s'ouvrait en face de lui, le comte ne put retenir un mouvement de surprise.

Une lourde voiture, conduite par un homme en blouse, venait de s'arrêter devant la villa, et, de cette voiture, une femme, tête nue et en tablier bleu, était descendue, puis était entrée dans le parc.

Timide et indécise, elle avançait doucement en tournant à chaque instant la tête comme si elle eut cherché quelqu'un autour d'elle.

Et comme elle n'apercevait personne, elle continuait d'avancer, de plus en plus timide, de plus en plus rougissante...

Et à mesure qu'elle avançait, c'est-à-dire à mesure qu'il la voyait mieux, lentement M. de Belleruche se redressait, tandis que la profonde surprise qu'il avait d'abord éprouvée semblait se changer en une très vive et une très ardente sympathie.

La chambre de Clotilde donnait de plain-pied sur le parc, et la femme n'en était plus qu'à quelques pas, quand elle s'arrêta brusquement, toute saisie.

La porte venait de s'ouvrir et le comte lui était apparu.

—Pardon, monsieur, balbutia-t-elle, en devenant de plus en plus embarrassée, je vous demande bien pardon !... C'est, sans doute, à M. le comte de Belleruche que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui, ma brave femme.

—Encore une fois, je vous prie de m'excuser si j'ai osé me présenter chez vous, car vous ne me connaissez pas... Mais le petit Maurice me connaît bien...

—Et moi je vous connais bien aussi ! répondit vivement le comte avec un bienveillant sourire.

—Vous, monsieur !

—Oui, je vous connais beaucoup sans vous avoir jamais vue...

—Ah !

—Vous êtes madame François ?

—Oui, monsieur le comte, Mme François, blanchisseuse à Ivry...

—Et c'est vous qui avez recueilli la petite Suzanne ?

—Oui, monsieur le comte. C'est nous qui l'avions élevée, la pauvre petite... Et je venais...

—Et c'est vous aussi qui aviez recueilli le petit Maurice, dont vous venez de me parler ?

—Oui, monsieur, oui, c'étaient nos deux enfants, répondit Mme François, dans une émotion qu'elle ne pouvait vaincre assourdissant la voix.

—Braves gens !... Coeurs d'or ! s'écria M. de Belleruche en lui serrant énergiquement les mains.

Mais, elle, de plus en plus troublée, de plus en plus balbutiante :

—Oh ! vous êtes trop bon, monsieur, de tant nous remercier, dit-elle. Et je venais précisément au sujet de Suzanne... J'aurais voulu voir sa mère... Mme Clotilde...

—Mme Clotilde !

—Est-ce qu'elle n'est pas là ?

—Si, si !... ou plutôt...

L'accent du comte était si étrange et son visage était devenu soudain si triste, que la blanchisseuse ne put s'empêcher de tressaillir.

—Vous me faites peur, monsieur ! s'écria-t-elle, pleine d'anxiété. Où est Mme Clotilde ?... Est-ce que...

—Venez ! dit le comte, dont la voix s'entendait à peine.

Et, la prenant par la main, il la fit entrer dans la chambre, lui montra la mère de Suzanne et dit, entre deux sanglots :

—La voilà !

Mme François avait jeté un cri terrible ; puis, pendant quelques secondes, son regard plein de folie alla tour à tour de Clotilde, semblable à un spectre, au comte de Belleruche, toujours pleurant et sanglotant.

—Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en portant les deux mains à son front.

Et, les genoux brisés, elle s'abattit devant le lit, les mains jointes, les lèvres balbutiantes, le visage inondé de larmes.

Elle priait...

XXV. — LA MORTE ENTEND ! (Suite)

Quand enfin elle se releva, elle était encore si saisie, si bouleversée, qu'elle avait peur de défaillir... Elle se laissa tomber comme une masse sur la chaise qu'avait occupée quelques instants aupara-